

Recherches en langue française

VOL. 3, N° 2, 70-82, Automne-hiver 2023

<https://doi.org/10.22054/RLF.2023.72539.1156>

Type de document : Article de Recherche

Les enjeux du choix de l'Arménie comme le pays de passage des voyageurs français vers la Perse

Asdollah MOHAMMADZADEH *

Doctorant, Université internationale d'Imâm Khomeini de Ghazvin, Iran

Rouhollah HOSSEINI

Professeur-assistant, Université de Téhéran, faculté des études mondiales, Téhéran, Iran

Date de réception : 10/12/2022; Date d'approbation : 27/02/2023

Résumé

Au cours de l'histoire, notamment du XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle, lorsque le voyage des Européens, des prêtres aux écrivains et commerçants, vers la Perse, a connu une forte croissance, l'Arménie également a trouvé une place dans l'itinéraire de ces voyageurs. Toutefois, le nombre des Français passant par l'Arménie ne paraît pas significatif par rapport au nombre total des voyageurs européens qui arrivaient en Iran.

Cet article se propose d'examiner la place de l'Arménie, à cette période, dans le choix du trajet, entre l'Iran et l'Europe par les voyageurs français, et de répondre à la question suivante : pourquoi les Français ont rarement choisi cette route pour rejoindre l'Iran ? Il semble que plusieurs facteurs fondamentaux aient joué un rôle dans ce domaine. Outre la situation géographique de l'Arménie, ainsi que le rôle de l'Empire ottoman veillant à maintenir sa position de supériorité dans la région et contrôler l'afflux de voyageurs vers la Perse, le rôle de l'Église arménienne semble déterminant. D'une part, L'Arménie souhaitait rester à l'écart de la concurrence des voisins puissants de l'Iran, à savoir la Russie et l'Empire ottoman, et d'autre part, elle voyait les objectifs religieux des Européens en conflit avec les siens.

Mots-clés: Arménie, Français, Récits de voyage, Perse, Empire ottoman.

***Courriel de l'auteur correspondant :** Asadhammadzade@gmail.com

INTRODUCTION

L'intérêt des puissances occidentales pour l'Orient date de l'époque de la Renaissance, lorsque le contexte économique et politique devint favorable au développement des relations commerciales entre l'Occident et le Levant. Des voyages ont alors été organisés vers l'Est sous diverses formes de missions religieuses, de voyages touristiques, de missions politiques, et notamment commerciales, lesquelles étaient généralement associées à des épreuves endurantes et à l'acceptation de risques. Entre autres, l'importance du pays des Perses, en tant que puissance politique, partenaire commercial ainsi que le pont entre l'Est et l'Ouest fut reconnue des Européens. Ces derniers ont, du coup, accordé une place particulière

à l'Iran, car ils étaient bien conscients du fait que sans avoir des relations politiques avec ce grand pays, et sans sa coopération, le développement des relations avec l'Est seraient problématiques, voire impossibles (Herzig, 2015 : 181-183).

Or, les relations de l'Iran avec l'Europe mises en place, la rédaction des ouvrages, sous divers formats, y compris des récits de voyage et des rapports quotidiens, à des fins diverses, a prospéré. La connaissance des nouvelles terres et de nouveaux peuples, de nouvelles cultures, histoires et légendes des nations lointaines, a par ailleurs conduit à la croissance du public de ces œuvres. De telle sorte qu'à la fin du XVIIe siècle, les récits de voyage devinrent les ouvrages qui dominaient la scène de la production littéraire occidentale (Morlin, 2009 : 13-29). Entre autres, la Perse devint l'objet de la connaissance mais aussi de la curiosité des écrivains français tels que Jean Chardin, Jean-Baptiste Tavernier ou Antoine Gallant, pour ne citer que quelques-uns, lesquels se mirent à écrire leurs récits de voyage en Perse, ou traduire des œuvres littéraires persanes. Nous n'envisageons point ici de juger de la qualité de ces récits ou ces œuvres, mais notre tâche, dans cette étude, reste à traiter de l'itinéraire pris par ces voyageurs pour joindre l'Iran, tout en précisant que ce trajet subissait des changements, et cela sous l'impact des conditions différentes, d'une époque à l'autre.

L'une des routes prises par les voyageurs européens pour entrer en Iran était celle de l'Arménie, la région située au nord-ouest de l'Iran. Faisant partie, durant des siècles, du royaume de la grande Perse, l'Arménie resta pour longtemps sous la domination culturelle de l'Iran. Elle passa, à certains moments, sous l'occupation d'autres puissances, ce qui ne manquait pas de causer des difficultés aux habitants mais surtout aux gouverneurs de ce pays. Les Arméniens n'ont cependant jamais perdu l'attachement à leur terre malgré toutes les difficultés imposées par les grandes puissances, et témoignent toujours d'un peuple qui manifeste un grand effort dans la préservation de sa langue, sa culture, ses coutumes et traditions. L'Arménie avait aussi un rôle remarquable dans les relations économiques de l'Iran, et cela durant l'histoire. Ainsi, sommes-nous amenés à poser la question principale de notre recherche : pourquoi malgré cette histoire amicale, et toutes les relations commerciales, l'Arménie est-elle moins fréquentée par les voyageurs européens, notamment les Français, pour arriver en Iran ?

Pour ce qui concerne les voyageurs français, un nombre réduit choisissait cette terre comme voie de transit vers l'Iran. Ce, malgré le fait que ce pays pouvait constituer l'une des principales routes des Européens, en particulier des Français, pour arriver en Perse. Les raisons sont diverses, mais nous tentons, dans ce court texte, d'aborder certaines des raisons les plus importantes. Nous estimons, en effet, que trois facteurs sont les principales causes : la situation géographique, l'église arménienne et l'obstacle ottoman.

Il reste à noter que notre méthodologie dans cette recherche est historique et

descriptive-analytique, tout en nous référant à des livres et articles écrits en cette matière.

1. Revue de la littérature

Il est à remarquer que l'Arménie était durant une longue période considérée comme faisant partie du royaume de la Perse, avant son annexion à la Russie. Elle partage à ce titre beaucoup d'affinités historiques et culturelles avec cette terre. Madame Dieulafoy (1843-1920), archéologue et écrivain française de la fin du XIXe et début du XXe siècle, fait clairement référence à ce sujet lors de son passage de l'Arménie :

« Je n'ai pas encore franchi la frontière politique de l'empire de Chah in Chah, puisque le Dieu des combats a fait russe la Transcaucasie, mais je suis certainement en Perse, si j'en juge au costume, au langage des habitants, au bazar et aux édifices qui m'entourent » (Dieulafoy, 1887 : 16).

Les recherches paraissent abondantes concernant les relations historiques et les rapports bilatéraux des deux nations en matière culturelles et socio-historiques. Il se trouve, entre autres, un article intitulé "Application historique des décrets des rois safavides sur les Arméniens" écrit par Nasrullah Pourmohammadi Amlashi, qui, se référant au *Recueil des décrets des rois d'Iran sur les Arméniens*, compilé et recueilli par Papazian et Kastikian, traite de l'application de ces décrets. Il y a un autre article sous le nom du "Rôle des Arméniens dans le commerce extérieur de l'ère safavide" écrit par Shokouh-o-Sadat Arâbi-Hashemi, lequel traite du rôle des Arméniens dans le commerce extérieur de l'Iran à l'époque safavide. De nombreux articles ont été ainsi écrits sur le rôle des Arméniens dans l'histoire des relations commerciales de l'Iran. De même, l'histoire des relations entre le peuple arménien et la France, a été l'objet de plusieurs recherches, dont un ouvrage de référence, écrit par René Grousset, intitulé *L'histoire des croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, où l'on trouve également des passages sur le royaume de l'Arménie, et son rôle dans les Croisades. Pourtant, et pour ce qui concerne notre question de recherche, les études manquent.

2. L'Iran et l'Arménie

Avant d'accepter la religion du Christ, la vie culturelle de l'Arménie était soumise à celle de ses voisins, la Perse, la Grèce antique et l'Empire romain. Cette vie trouve ses manifestations les plus diverses dans les chansons folkloriques et les poèmes épiques écrits par des poètes nationaux qui font, dans leurs textes, l'éloge des dieux et des héros ; les mêmes traits qu'on trouverait dans la littérature folklorique de l'Iran de l'époque. D'où les liens étroits, en matière de la culture, entre l'Iran et l'Arménie. Tout au long de son histoire, et malgré les hauts et les bas, l'Iran a été la source de la bonté, du pouvoir, de la beauté et de la vertu, et bien qu'il ait fait l'objet d'attaques

par divers groupes ethniques, il est resté inébranlable, voire un flambeau brûlant de la culture, conservant à ce titre sa civilisation et son allure artistique. Pour ce qui est du côté de l'Arménie, ni la domination des Iraniens ni la domination des Arabes n'ont provoqué de rupture dans ses activités culturelles et artistiques. A partir du Ve siècle, la division politique de l'Arménie en deux parties, occidentale et orientale, avait même ses avantages dont le rôle important que pouvaient jouer les Arméniens dans le domaine de l'architecture (Adontz, 1972 : pp. 3-4).

L'attention portée à l'Arménie a pris une forme différente sous le règne de Shah Abbas Safavide. Celui-ci accordait un intérêt particulier aux Arméniens afin de développer ses relations commerciales avec les Européens. Dans cet objectif, il avait fait installer une importante population des Arméniens au sud d'Ispahan. Ce qui faisait en même temps preuve de la tolérance religieuse des rois safavides, qui ont par ailleurs continué cette politique à différentes périodes historiques, encourageant ce peuple à choisir les régions centrales de l'Iran comme des zones sûres pour leur vie et leurs activités. Les relations de l'Iran avec les Arméniens étaient à ce titre, beaucoup plus amicales qu'avec d'autres voisins tels que les Russes et les Ottomans.

3. L'Empire ottoman et l'Arménie

La première rencontre des Arméniens avec les Turcs ottomans eut lieu au XIIIe siècle lorsque ces derniers ont traversé l'Arménie suivant leur politique expansionniste. A cette époque, les Ottomans n'étaient qu'une petite tribu touranienne constamment en guerre avec des voisins mongols et seldjoukides. Ils s'installèrent en Asie Mineure au XIVe siècle et sont ainsi entrés en contact avec les colons arméniens de cette région. Au début du XVIe siècle, cinquante ans après la conquête de Constantinople et après avoir occupé toute l'Asie Mineure à la suite de leurs guerres avec la Perse les Ottomans ont également établi des contacts avec les Arméniens.

Au cours de la seconde moitié du XVe siècle et du XVIe siècle, les Ottomans ont progressivement conquis la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, l'Égypte et la Hongrie. Après la conquête de Constantinople, le sultan Muhammad II a attaqué l'état de Trabzon et l'a conquis. Puis, il a progressivement capturé les petites possessions indépendantes des Turcs seldjoukides en Asie Mineure et les a annexées à son empire. A cette époque, l'Arménie et la Perse étaient sous la domination des Turkmènes Aq Qoyunlu. Le sultan Muhammad II les a vaincus sur la rive de l'Euphrate. Après l'arrivée au pouvoir des Safavides, Shah Ismail I (905-930) a vaincu et chassé les Turkmènes non seulement de l'Iran mais aussi de l'Arménie. Pourtant, avec l'attaque du sultan Selim I (1512-1520) contre l'Iran et la défaite de Shah Ismail dans la bataille de Tchaldoran (1514), et la victoire décisive des Ottomans sur les Safavides, une grande partie de l'Arménie aussi a été capturé par les Turcs. Selim I a par la suite étendu son empire vers l'est jusqu'au mont Ararat et

vers le sud jusqu'à Assouan, étant ainsi nommé le grand conquérant du Moyen-Orient. Reste à noter qu'au fil du temps, les Turcs ont conquis tout le territoire de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan iranien.

Sous le règne des Ottomans, les sujets chrétiens, du simple fait qu'ils n'étaient pas musulmans, étaient considérés comme des prisonniers de guerre, traités comme des esclaves. Ces derniers avaient comme devoir de fournir, sous la forme de taxes spéciales et exclusives, des provisions et des produits d'épicerie pour le gouvernement, ou en cas d'urgences telles que la guerre. De plus, ils avaient dû donner un impôt humain au gouvernement en donnant de jeunes enfants à élever dans des groupes de janissaires, ainsi que des femmes aux harems des nobles ottomans. Une taxe foncière spéciale, appelée Kharâj, levée sur les terres possédées par les non-musulmans, était également imposée aux chrétiens. En outre, il y avait une taxe, appelée djizîa, ou taxe annuelle de capitulation, qui n'était perçue que sur les sujets chrétiens dont seuls les ecclésiastiques et les enfants de moins de dix ans étaient exemptés. Il y avait par ailleurs des différences dans le paiement des droits de douane entre les musulmans et les chrétiens, qui avaient à payer une taxe de 3,5 % tandis que pour les importateurs musulmans, ce chiffre était de 2 %.

Sur le plan industriel et commercial, outre les guerres, la chute de Constantinople et la conquête de Bagdad ont fait perdre aux produits arméniens leurs débouchés et créé une crise économique. Les villes d'Erzurum et de Trabzon - par lesquelles se transitaient des marchandises telles que la soie, le coton, les épices et les tissus colorés entre l'Inde, l'Iran et l'Occident - perdirent leur prospérité commerciale. En revanche, les artisans et fondeurs arméniens ont trouvé l'occasion, sous la domination des Ottomans, de devenir habiles dans la fabrication des épées, des armes, de la poudre à canon, se trouvant ainsi à l'origine du développement de l'industrie et de l'augmentation du pouvoir du gouvernement ottoman (Hovasapian, 1400 : 73-80).

Shah Abbas I Safavide (996-1038) a combattu avec le gouvernement ottoman au début du XVIIe siècle (1602-1620) et a repris la partie orientale de l'Arménie, mais a finalement été battu en retraite. À la suite du traité de paix conclu entre ces deux pays, la majeure partie de l'Arménie est restée sous la domination du gouvernement ottoman, mais les régions importantes d'Erevan, du Nakhitchevan et de l'Artsakh (Karabagh) ont été remises à l'Iran.

Les habitants de la région montagneuse de l'Artsakh, des Arméniens guerriers, ont su défendre leur indépendance en profitant de la situation naturelle de leur terre, entourée par les monts Taurus et Sassoon, et dirigée par leurs émirs guerriers. Les Iraniens se sont rendus compte qu'il y avait une nation vivante là-bas qui dépendait fortement des coutumes et des traditions de la chevalerie et des traits distincts et de longue date de la race arménienne, et leur assujettissement n'est pas une tâche facile. Ainsi, ils ont opté pour l'administration directe de cette région sous le règne d'émirs

nationaux et en préservant leur autonomie.

Au début du XVIIIe siècle et durant la longue guerre entre les Ottomans et la Perse, les Arméniens d'Artsakh (Karabagh) ont pu obtenir leur indépendance complète pour une courte période de sept ans (1723-1730). Sous le commandement de leur héros national, David Bey, ils ont vaincu les armées turques sous le commandement de Sari Mustafa dans de braves batailles à Kapan et Halidzor. A la fin du XVIIIe siècle, le Karabagh a été détruit par des guerres successives entre ces deux puissances rivales iranienne et ottomane. Au début du XIXe siècle, selon le traité de Turkmantchaï, le Karabakh, Erevan, le Nakhitchevan de l'actuelle République d'Azerbaïdjan passa sous la domination des Russes et le Karabakh devint l'un des États russes. La grande migration des Arméniens d'Iran vers l'Arménie orientale a eu lieu après la conclusion dudit traité, et des milliers en ont été transférés à Erevan et au Nakhitchevan.

4. La voie de l'Arménie pour rejoindre l'Iran

Considérant que le pays d'Arménie était entouré par les trois grandes puissances de la région, à savoir l'Iran, la Russie et l'Empire ottoman, ce pays chrétien se trouvait, géopolitiquement parlant, dans une situation particulière. Il partageait avec l'Iran des affinités culturelles et historiques manifestes, mais en même temps se présentait comme sujet des rivalités entre son voisin du sud avec d'autres puissances de la région. Cependant et compte tenu de la situation géographique de l'Arménie, ce pays avait suffisamment de capacités pour devenir une route appropriée pour les voyageurs, en particulier les voyageurs européens, ce qui n'a pas été réalisé pour les raisons qui seront discutées. Entre autres, il est remarquable de traiter la question de savoir comment expliquer la prudence des Français à prendre l'Arménie comme leur route de voyage vers la Perse, ce qui sera utile pour trouver la réponse à la question principale de notre article.

4.1. La difficulté de la route vers l'Arménie pour les voyageurs

Montagneuse et boueuse, la route de l'Arménie ne pouvait pas être, au moins durant six mois de l'année, une option appropriée pour les voyageurs qui se rendaient de l'Europe vers la Perse. En effet, le froid piquant et les importantes chutes de neige ne rendaient possible le voyage que pendant les saisons chaudes de l'année. Mais, de l'autre côté, la terre fertile et l'abondance de l'eau en Arménie, ce dont souffrait l'Iran, couvert en grande partie par déserts, ajoutait à l'attrait de l'Arménie au regard des voyageurs. D'où, un petit nombre de Français choisissaient l'Arménie pour leur voyage vers l'Iran. Si ce facteur peut être considéré comme l'un des freins sur le chemin des voyageurs français, il faut en rechercher pourtant les principales raisons ailleurs.

Dans son ouvrage, *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes*

orientales : par la mer Noire et par la Colchide, Jean Chardin, le célèbre voyageur français, parle de la difficulté de la route de Tbilissi à Erevan, en insistant sur l'étroitesse des passages aux descentes abruptes (Chardin, 1686 : 254).

Tavernier, autre figure célèbre française en matière des récits de voyage, effectue à cette même époque, des voyages en Iran, et ce n'est que lors du sixième voyage, débuté le 27 novembre 1663, qu'il choisit enfin la route de l'Arménie pour atteindre le pays des Perses (Arbâb-Shirâni, 1383 : 9) ; il le fait d'ailleurs par curiosité et pour découvrir de nouveaux endroits, avoue-t-il (Tavernier, 2013 : 9). Sur cette base, on peut conclure que la route vers l'Arménie est considérée comme la dernière option de cette figure française.

Madame Jean Dieulafoy, qui a voyagé en Iran à travers l'Empire ottoman et le Caucase en 1881, évoque-t-elle aussi dans son carnet de voyage, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, la difficulté de la route arménienne : "C'est ce dernier itinéraire, plus court et plus facile à parcourir en toute saison que la route d'Arménie, que suivent tous les ministres plénipotentiaires ou les fonctionnaires diplomatiques se rendant à leur poste " (Dieulafoy, 1881 : 102). Dans ce même texte, et après avoir décrit les difficultés de la route et le danger de traverser la rivière Aras, devenue « rugissante et indisciplinée à cause de la fonte des neiges », elle avait déjà évoqué le bonheur de l'entrée sur le sol de l'Iran (ibid.).

4.2. Le rôle de l'Eglise arménienne dans le choix de l'Arménie comme voie d'entrée des Français en Iran

L'Arménie, en tant que première nation chrétienne dans l'histoire, doit son intégrité territoriale, voire son existence pendant des siècles d'invasions et de domination étrangère, à son Église apostolique. Symbole de résistance, cette dernière garantit en grande partie l'identité nationale, dite « arménité » de ce peuple (Mutafian, 2006 : 161-167). Elle assure à ce même titre l'unité du peuple arménien en dépassant les appartenances sociales ou politiques de ses sujets, même quand ils se trouvent en diaspora (Hovanessian, 1995-96 : 73-80). C'est d'ailleurs ainsi que sur le plan culturel, il est devenu possible pour les intellectuels et les savants arméniens de consacrer leur temps à l'étude des manuscrits et de créer d'importantes œuvres littéraires et historiques en suivant la voie et les coutumes du clergé. Selon une anecdote, après avoir installé des Arméniens à Ispahan, Shah Abbas I, pour leur faire oublier la célèbre cathédrale Etchmiadzine, a décidé de tailler les pierres de celle-ci et de les déplacer à New Jolfâ afin d'en construire une nouvelle cathédrale. A cette époque, Khwaja Nazar, le maire de Jolfâ d'Ispahan et Khwaja Safraz, le conseiller du roi étaient tous les deux d'origine arménienne. Khwaja Nazar, avec son intelligence, répondit au roi : « Si votre majesté désire de construire une nouvelle Etchmiadzine ici, elle pourrait la fabriquer en argent et en or » (Baghdasarian, 1380 : 60-62). Ce récit, même s'il paraît illusoire, fait montre de l'attention que portaient

les Arméniens à leurs traditions et centres religieux.

Cependant, cette église conçue comme source de l'unité nationale, fait aussi et particulièrement part d'une dissidence avec d'autres églises du monde chrétien. Elle se sépare de Rome en 451, lors du Concile de Chalcédoine, et devient autocéphale utilisant l'arménien dans sa liturgie (Blanchet, 2021 : 495-520). A dire plus claire, cet incident politique avec l'église romaine, conduit à l'idée d'inventer les lettres de la langue arménienne, par un groupe d'ecclésiastiques, sous la direction de la personne de Mesrop Machtots. La *Bible* est le premier livre que ce groupe écrit en arménienne, appelée le *grabar* à l'époque, et met à la disposition de son peuple (Minassian, 2019 : 610-613).

Il reste à noter que le christianisme commence à se rependre parmi les Arméniens par Saint Grégoire l'Illuminateur, le saint qui a évangélisé l'Arménie. Ce dernier, dit-on, détruisit les œuvres de religions préchrétiennes d'Arménie, dont les temples païens, conçus comme les chefs-d'œuvre de l'architecture arménienne ancienne. Les poèmes écrits sur les dieux antiques trouvèrent le même sort. D'où le surgissement d'un sentiment de résistance chez certains d'habitants d'Arménie, en raison de leur vif intérêt pour leurs croyances anciennes. Quoi qu'il en fût, l'église arménienne a été construite sur ces ruines.

Le nom officiel de cette église est, suivant certains principes religieux et organisationnels, « l'Église nationale, missionnaire et populaire arménienne », qu'on appelle tout brièvement l'Église arménienne. (Lazarian, 1382 : 53-54). L'adjectif national trouve ses origines dans le fait qu'au regard de cette église, contrairement aux églises catholique et protestante, les non-arméniens, qui ne sont pas nés de parents arméniens et qui n'ont pas été baptisés dans l'église arménienne, ne peuvent profiter d'autres rites de cette église tels que le mariage, la cérémonie de communion, le bain du linceul, le bain du cadavre, etc. de même, une personne dépendant d'une religion autre ne peut aucunement quitter cette religion et devenir chrétien à travers l'Église arménienne ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle cette dernière n'a guère d'organisation de propagande en dehors de la sphère ethnique arménienne, et s'appelle donc l'Église nationale (Teymouri, 1396 : consulté en ligne).

Chardin évoque dans son récit de voyage que les Arméniens considéraient les Européens comme non chrétiens, car ils ne souffraient pas comme eux de jours consécutifs d'abstinence stricte comme les habitants de Colchide, et en plus, ils n'avaient pas tellement de respect pour les images et statues religieuses sacrées (Chardin, 1335, Tome II : 31)

Ce qui va à l'encontre des visées de l'Église d'Occident, laquelle essaie de répandre le christianisme dans le monde, d'où elle envoie également et surtout des missionnaires en Orient. Par conséquent, les prêtres et les missionnaires chrétiens sont peu partants pour prendre la route de l'Arménie afin d'atteindre l'Orient et la Perse.

4.3. L'insécurité des zones arméniennes pour l'entrée des touristes français

Le troisième obstacle sur le chemin menant vers l'Iran fut la puissance et l'influence ottomanes qui obstruaient les relations entre la Perse et l'Occident. La Perse, il est à remarquer, cherchait toujours à établir des relations avec l'Occident, et son histoire le montre bien que les grands hommes politiques iraniens, au moins dans l'époque de notre étude, plaçaient les différences religieuses au second plan. Cependant, cette tolérance religieuse manquait des relations entre l'Iran et l'Empire Ottoman ; Parce que les deux pays étaient musulmans et voisins, et qu'ils différaient sur la question de la religion. L'empire ottoman était de religion sunnite qui, suivant la politique religieuse de ses califes, menait une politique hostile de longue date contre les Iraniens chiites (Sheybani, 1393 : 13). A titre d'exemple, lorsque Shah Ismail, le fondateur de la dynastie safavide, tenta de communiquer avec l'Empire allemand, le roi de la Hongrie et la République de Venise, certains de ses émissaires furent retrouvés par les Ottomans en Asie Mineure, emmenés à Constantinople et tués (Du Mans, 1890 : II) Par conséquent, la politique ottomane était contre les efforts iraniens pour établir des relations diplomatiques et commerciales avec les pays occidentaux, dont la France. Au point que François Ier conclut de soutenir cet état, afin d'éviter sa menace d'attaquer l'Europe. De ce point de vue, la participation ottomane à la politique européenne conférait à ce gouvernement une sorte de supériorité. Par conséquent, la situation géopolitique ottomane a non seulement fait de ce pays une puissance asiatique et européenne à la fois, mais a également donné à ce gouvernement le droit de surveiller le trafic de l'Europe vers l'Asie. En plus, il abusait de ce droit (Sheybani, 2013 : 13).

Constantinople était une passerelle entre l'Europe et l'Asie, et c'est pourquoi le nom de "La porte d'excellence" lui avait été donné. Des émissaires européens, dont les Français, étaient envoyés pour la plupart à cette ville ; Bien que des agents officiels de leur pays, il ne leur était pas cependant facile d'obtenir l'autorisation de passer de l'Europe vers l'Asie. L'exemple fut le problème que rencontra M. Du Cézy, ambassadeur du roi de France à Constantinople, quand il a reçu un noble qui avait pour mission de mettre en œuvre un décret selon lequel il devait préparer le terrain pour l'établissement de relations politiques et commerciales entre l'Iran et la France, pour fournir une base pour le soutien de la religion chrétienne (Du Mans, 1890 : xxxviii-xli) et la création d'une agence commerciale pour les produits français. Mais malgré le fait que son arrivée était déjà connue de Shah Abbas, les Turcs l'en empêchèrent (Sheybani, 1393 : 14). Puis un autre ecclésiastique nommé le Père Pacifique de Provins le remplaça, mais il put seulement obtenir la permission des Turcs deux ans plus tard. Ce dernier arriva enfin en Iran et fut chaleureusement accueilli par Shah Abbas (Tork-Ladani, 2019 : 80). Pour plus d'assurance, Shah

Abbas envoya sa réponse à Louis XIII par l'intermédiaire du même clerc, qui avait également obtenu le titre de l'ambassadeur du roi d'Iran.

Dans le même temps, la demande de passeport pour Chardin et le chef d'une compagnie de commerce rencontre un problème pareil. Lorsque ces derniers demandent un permis pour importer du vin et se rendre à l'église Sainte-Sophie, qui avait été transformée alors en mosquée, ils reçoivent une réponse douce pourtant vague comme suivante :

« En ce moment où les relations entre le chancelier et l'ambassadeur n'est pas bonne, il ne peut fournir aucune assistance ; Mais si le chancelier le permet, il répondra dans les plus brefs délais à toutes les demandes de l'ambassadeur avec le plus grand intérêt et la plus grande bienveillance », et Chardin continue : « Le refus du vice-chancelier de délivrer un passeport m'a bouleversé et inquiété. Car il avait été si largement répandu que le chancelier avait décidé de détenir l'ambassadeur de France et tous les Français résidant en Orient, et cette nouvelle m'a été particulièrement alarmante et affligeante » (Chardin, 1811 : 30).

Cette inquiétude pousse finalement Chardin à choisir la route de Mingrélie, malgré les nombreux dangers, car comme il le dit : « Le chemin à travers le pays ottoman était à la fois plus long et, à mon avis, plus dangereux » (ibid.). L'inimitié est ainsi grande entre les deux empires musulmans à tel point que même le roi de France « renonce à son projet de grande médiation orientale, dans laquelle il dirigerait harmonieusement les affaires des puissances musulmanes et mettrait fin à plus de deux siècles de confrontation » (Chabrier, 2013 : 44).

Cette situation ne change pas grandement au XVIII^e siècle. A cette époque, Pontchartrain, sur ordre de Louis XIV, envoie Faber à l'ambassade de France en Iran, en s'exprimant dans ces termes : « Il faut avoir peur des mauvaises intentions du gouvernement ottoman, c'est-à-dire du vieil ami de la France et de l'ennemi héréditaire de l'Iran. Dès lors, il convient que M. Faber utilise toute son expertise, sa force et ses connaissances dans les affaires de l'Est de la Terre, pour traverser l'Asie Mineure, malgré ses dangers possibles et certains » (Maulde La Clavière, 1896 : 22).

Passer la douane était aussi dangereux que rencontrer des voleurs sur cette longue route (Chardin, 107 : 1811). Tavernier, quant à lui, écrit à ce sujet : « Tout l'Empire ottoman est plein de voleurs qui ont l'autorisation de leurs patrons, s'assoient sur les routes en guettant les marchands, volent et pillent les caravanes et leur coupent souvent leurs moyens de subsistance » (Tavernier, 1676 : 105).

A remarquer qu'à l'époque, les cinq routes principales vers l'Iran étaient les suivantes : celle de la Moscovie, celle de Constantinople, celle d'Iskenderun, celle de la mer Rouge et celle du cap de bonne espérance. Parmi celles-ci, les deux itinéraires d'Iskenderun et de Constantinople via l'empire ottoman étaient les options les plus utilisées par les agents français. Tandis que la route de Trabzon à travers la mer Noire, pouvait être utilisée comme une route plus proche et plus facile, mais qui était

rarement choisie. Fomenter les insécurités de la voie de communication entre l'Arménie et l'Iran par le gouvernement ottoman afin de contrôler la circulation des Européens et finalement choisir la voie du gouvernement ottoman peut être considéré comme l'un des objectifs qui empêchaient les Français de choisir premièrement la route de l'Arménie. L'arrestation et la détention de ces derniers pour une longue durée et leur interrogatoire afin d'exprimer les motivations et les buts de leur voyage en Iran sont présentés dans les récits de voyage français.

Conclusion

Vu la situation géographique ou naturelle particulière de l'Arménie, les caractéristiques religieuses propres de l'église arménienne mais aussi la rivalité des puissances telles que l'Empire ottoman, cette région perd sa position comme l'un des itinéraires appropriés et proches pour les voyageurs européens, en particulier les Français, qui voulaient se rendre en Perse pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. La nature rude du Caucase, en particulier sur la route arménienne, motive rarement les voyageurs à l'emprunter. Il y avait cependant, nous l'avons aussi évoqué, d'autres raisons encore plus importantes : le facteur qui rendait les Français particulièrement hésitants à choisir la voie de l'Arménie était l'Église chrétienne arménienne et sa conception dominante, en conflit avec la visée de l'Église catholique romaine, des prêtres français à sa tête, de promouvoir le christianisme en le prêchant dans toutes les régions du monde. Autrement dit, alors que l'Église catholique chrétienne essayait de répandre le christianisme en Orient et d'étendre son pouvoir vers des terres non chrétiennes, l'Église arménienne considérait cette politique à l'encontre de ses coutumes et traditions. Par conséquent, les missionnaires religieux préféraient choisir un pays non chrétien comme itinéraire de voyage vers la Perse, plutôt que l'Arménie dont l'église, nous l'avons précisé, présentait des traits nationaux. Nous pouvons finalement mettre l'accent sur le rôle de l'Empire ottoman, comme empire rival de l'Empire perse, d'obstruer la route aux Européens, ayant comme mission d'établir des relations politique ou commerciale avec la Perse, pour passer par l'Arménie.

Déclaration d'intérêt

Aucun conflit d'intérêt potentiel n'a été signalé par les auteurs.

Bibliographie

Adontz, N. (1972); *Armenia in the Age of Justinian*, Lyon: Persée.

Amlashi, N.P. (2013) ; « Application historique des décrets des rois safavides sur les Arméniens », in *Revue de l'histoire culturelle*, Téhéran : Association iranienne de l'Histoire.

Arâbi-Hashemi, S. (2000) ; « Le rôle des Arméniens dans la politique étrangère des Safavides », in *Revue Peymân*, Téhéran.

Baghdasarian, E. (2001) ; *L'histoire de Arméniens à Téhéran*, Téhéran : Auteur.

Blanchet, M., Gabriel, F. et Tatarenko, L. (2021) ; *Autocéphalies, l'exercice de l'indépendance dans les Églises slaves orientales (IX-XXIème siècle)*, Collection de l'Ecole Française de Rome.

Chabrier, Aurélie, (2013) ; *La monarchie safavide et la modernité européenne (XVIe-XVIIe siècles). Histoire*, Toulouse : Université Toulouse.

Chardin, Jean (1686) ; *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales : par la mer Noire et par la Colchide*, Paris.

Chardin, J. (1811) ; *Les Voyages du chevalier Jean Chardin en Perse, aux Indes et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam : Langlès.

Chardin, Jean (1956) ; *Siyâhatnâméyé Chardin*, traduit par M. Abbasi, Téhéran : Amirkabir.

Grousset, René, (2006) ; *Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem*, Paris : Perrin.

Diolafoy, Jean (1881) ; *La Perse, La Chaldée et la Susiane*, Londres : M. Pitt.

Havasapian, M. (2022), « Un bref aperçu de l'histoire de la présence des Arméniens en Iran et du tapis arménien tissé en Iran » in *Peymân*, Téhéran.

Herzig, E. Floor, W. (2015); *Iran and the World in the safavide Age*, Londres: I.B. Tauris.

Hovanessian, M. (1995-96) ; « Les enjeux identitaires du religieux : le lien « nation et religion », in *Journal des anthropologues*.

Joubert, P. (1860) ; *Voyage en Arménie et en Perse*, Paris.

Lazarian, J. (1993) ; *Encyclopédie des Iraniens arméniens*, Téhéran : Hirmand.

Mahé, J.P. (2018) ; *L'Alphabet arménien dans l'histoire et dans la mémoire*, Paris : Les Belles Lettres.

Mans, R. (1890) ; *Etat de la Perse en 1660...*, notes et appendice par Charles Scheffer, Paris : E. Leroux.

Maulde La Clavière, R. A. M. (1869) ; *Les Mille et une Nuits d'une ambassadrice de Louis XIV*, Paris : Hachette.

Minassian, A.T. (2019) ; « L'alphabet arménien dans l'histoire et la mémoire. Vie de Machtots, par KORIOUN ; *Panégyrique des Saints Traducteurs*, par VARDAN AREVELTSI. Textes traduits et annotés par Jean-Pierre MAHE », *Revue de l'histoire des religions*, 3.

Morlin, I. (2009) ; « Récits de voyage marchand dans la seconde moitié du XVIIème siècle : portrait du négociant en héros », in *Etudes littéraires*, 40 (2), Université Laval.

Mutafian, C. (2006) ; « Quelques réflexions sur l'identité arménienne », in *Revue des Deux Mondes*.

Nersoyan, T. (2005); «Armenian Church», in *Encyclopedia of Religion*, 2nd ed, Editor in Chief (United States of America): Lindsay Jones.

Pasdermadjian, H. (1964) ; *Histoire de l'Arménie, depuis les origines jusqu'au traité de Lausanne*, Paris : Librairie Orientale H. Samuelian.

Sheybani, J.R.F. (1964) ; *Voyage des Européens en Iran*, traduit par Z. Dehshiri, Téhéran : Elmi- Farhangi.

Tavernier, J.B. (1676) ; *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, Paris : Gervais Clouzier et Claude Barbin.

Tavernier, J. B (1675) ; *Nouvelle Relation de l'Intérieur du Sérail du Grand Seigneur*. Paris: Varennes.

Teymouri, A. et Heydari, H. (2017) « Étude comparative du statut de croyance de l'Église arménienne parmi les autres dénominations chrétiennes » in *Peymân*, Téhéran.

Tork Ladani, S. (2019) ; *L'histoire des relations entre l'Iran et la France du milieu des siècles à nos jours*, Paris : l'Harmattan.

Zibâyinédjâd, M. (2011) ; *Etude comparée du Christianisme*, Téhéran : Soroush.

پژوهشکاوی علوم انسانی و مطالعات فرهنگی
پرتابل جامع علوم انسانی